

Premier cahier  
Quatrains

Quatre hommes en colère.

Leurs visages se crevassent dans des crispations de haine.

Leurs masques farineux, durcis au blanc d'œuf, se décollent en lambeaux hideux.

Acculé contre un mur couvert de toiles d'araignée, son habit d'arlequin déchiré, les lèvres en sang, le plus grand fait face aux trois autres :

— Un loup a plus de chrétienté dans le cœur que vous ne pouvez en avoir tous trois réunis !

Le chef de ses agresseurs, espèce de grosse citrouille perchée sur deux jambonneaux gras, ouvre une bouche lippue sur des chicots rescapés du scorbut. Il fait vibrer son énorme goitre pour déclamer ; cette bonbonne ne sait parler qu'avec emphase :

— Mais nous sommes des bêtes, camarade ! Traités pis que des chiens galeux ! Des exclus de tous les royaumes, celui des Cieux comme celui de France ! Il n'y a plus de Christ en nous, on nous l'a retiré, nous sommes bannis de sa fréquentation, même par la pensée !

— La belle raison que voilà pour occire des innocents ! s'enflamme l'arlequin, je refuse de poursuivre ce commerce sordide !

Les yeux de fouine du plus petit de la bande se plissent, son corps maigre tremble dans son costume de polichinelle deux fois bossu, sa voix nasillarde s'élève, furieuse :

— Tu ne disais pas ça, au début, t'en voulais à la terre entière, prêt à la mettre à sac pour te venger d'elle !

— Par orgueil ! J'en demande pardon à Dieu !

— Parce que tu t'imagines qu'Il t'entend, persifle le triple quintal de graisse. Et quand bien même Il existerait, prêterait-Il Sa divine oreille au repentir d'un excommunié ?

— J'en cours la fortune, j'en appelle à Son infinie bonté !

Des sarcasmes répondent au credo de l'accusé. Le troisième comparse, vêtu de la robe des philliatres, un faux nez en carton attaché sur sa figure aux traits sévères, s'emporte à son tour dans des effets de manches :

— *An Venus salubris ?*

Énervé, le plus petit fulmine :

— Arrête ton turc de médecin, parle comme tout le monde !

Le carabin grimé s'exécute en le toisant du haut de sa superbe :

— « L'amour est-il bon pour la santé ? » Vaste sujet de rhétorique, question à laquelle je réponds non ! Dès qu'il s'agit de l'amour de notre prochain, s'entend. Car à bien y penser, l'Église, les dévots et les autorités qui les servent nous détestent fort, n'est-ce pas ? Et ces gens-là n'ont pas l'air de mal s'en porter. Aussi vais-je vous faire un aveu : depuis que je leur rends la monnaie de leur vindicte, je me sens beaucoup mieux. Qu'ils crèvent tous !

— Et que leur trépas nous enrichisse ! ponctue le chef.

Ils s'observent.

L'arlequin scrute les recoins de la cave aux murs moisis, son regard cherche avec fièvre une pierre, un bâton, n'importe quel objet capable de l'aider à se défendre. Mais les autres retardent l'assaut final, ils ont toujours cette inconnue qui travaille leurs cervelles, ils veulent savoir. L'énormissime ventru exhale son haleine fétide dans ce but :

— Alors, tu refuses toujours de nous dire à qui tu as écrit ?

— Que contenait cette lettre ? relance le nabot avec moult postillons.

L'arlequin réfléchit vite en caressant d'un geste machinal les damiers en velours de son habit :

— À Molière, j'ai écrit à Molière...

Le polichinelle s'étouffe, le bedonnant éructe de stupéfaction ; seul le docte latiniste parvient à hoqueter son étonnement :

— Mo... Molière?... Tu le voues aux gémonies... Te moques-tu ?

— Non point ! Demandez à la vieille, là-haut, elle a vu l'adresse sur le pli, elle confirmera.

— Elle peut plus dire mot, ricane le double bossu, elle refusait de nous faire la conversation, on l'a un peu bousculée.

— Salauds !

Le lumignon de la chandelle de suif reflète trois ombres qui s'avancent, poings en avant.

— Molière t'a jeté comme un pot de pisser, il t'a humilié, comment veux-tu qu'on gobe tes menteries ? Contes jaunes que ces craques ! s'enflamme la barrique d'huile.

— Il n'a pas attaqué mon art, on s'est disputés pour une vilaine histoire de femme, sans plus ! Et c'est moi qui avais tort, je le reconnais, je lui fais mes excuses dans ma lettre.

— C'est tout ?

— Non, je lui dis aussi que je vaudrais mieux que de grimacer devant des paysans pour leur vendre de l'orviétan, je le supplie de me trouver un emploi dans sa troupe. Ça vous étonne, hein ? Ben non, je ne suis pas comme vous, j'ai le feu sacré, moi, j'aime les gens, j'ai la passion de leur raconter des histoires avec du beau texte, de leur amener du rêve, et certes pas celle de les tuer. Non, pas de les tuer...

Inquisiteur, l'homme au nez en carton gronde :

— Pas plus que celle de t'enrichir sur leurs crânes, je suppose ? Pourtant on t'a affranchi dès le départ, tu as donné ton accord, bien décidé à purger la société de nos ennemis ! Tu sais comment on appelle une volte-face comme la tienne ? De la trahison !

— J'ai changé d'avis ! Quand on s'est rencontrés à Paris, je ne savais plus que penser, je ne m'appartenais plus. Ma querelle avec Molière m'avait éclaté la raison, le diable en profitait pour se saisir d'elle. Mais de l'eau a coulé depuis, j'ai eu le temps de réfléchir, je refuse maintenant toute complicité dans votre immonde trafic. Passez votre chemin, je reprends le mien, je n'ai rien vu, rien entendu.

Un temps. Le polichinelle et le philliatre guettent un signe de leur chef. Celui-ci tente encore d'en savoir davantage, peu convaincu par ce qu'il vient d'entendre :

— T'es sûr de ne rien avoir écrit d'autre à ton cher Molière ? Pas une ligne, pas un mot sur notre entreprise ?

L'arlequin salue la question d'un haussement d'épaules :

— Pas fou ! Le seul fait d'en soupçonner l'existence sans la dénoncer me vaudrait l'écartèlement... Que me réserverait le bourreau si j'avouais y avoir pris part, même de manière insignifiante ?... Non, rassure-toi, je n'ai même pas tracé une virgule repentante dans ma supplique, je garderai ce secret jusque dans ma tombe.

Un soupir d'aise s'envole de la bouche avinée du bouffon. La velette de mauvais vin qu'il écluse chaque jour ralentit ses réactions. Il pense longuement, son cerveau a besoin de temps avant que ne se dissipent les vapeurs d'alcool qui affectent son mécanisme larvaire. Peu à peu la brume vineuse s'évapore, la solution se fait jour dans son esprit :

— Dans ce cas, tu ne le garderas pas longtemps : tuons-le !

L'arlequin, à ces mots, se rue sur la bande décontenancée. Les autres avaient prévu un recul de leur victime — toutes les victimes reculent, elles s'adosent toujours contre un mur pour se défendre, mais pas lui. Contre toute attente, en dépit de la règle du genre et du bon goût au service d'un plan immuable, l'agressé ne se laisse pas coincer : il tente une percée. Comble de tout, l'indélicat ose même étendre le polichinelle d'une bourrade vigoureuse. Décidément, cette victime ne connaît pas les bonnes manières. Aussi, rendu furieux par ces incivilités de bas étage, le gargantuesque chef s'empresse-t-il de lui rappeler les usages. D'une étonnante rotation de la bedaine, il projette le goujat au sol avant de s'écraser de son éléphantique poids sur son estomac. Un craquement bizarre s'ensuit, la poitrine de l'arlequin émet comme un bruit de branche cassée ; il ouvre en grand des yeux horrifiés et, en plus grand encore, une bouche privée soudain d'un air indispensable au parfait fonctionnement de sa vie. Remis sur pied, le polichinelle se précipite sur cette mâchoire ouverte à tous les vents, il l'écarte de toutes ses forces, l'empêche de se refermer :

— La fiole ! hurle-t-il au médecin, la fiole, vite !

Son comparse fouille nerveusement les plis de sa robe. Il en extrait enfin un flacon dont il retire le bouchon d'un geste tremblant, une odeur alliagée s'en échappe.

— Verse ! mais verse donc ! lui intime le bossu dans une fièvre meurtrière.

L'arlequin tente de se dégager, mais son corps lui fait mal, le ventru danse la bourrée sur ses côtes, sa tête s'apprête à exploser, il ne peut plus lutter. Il sent le liquide visqueux caresser les parois de son palais ; il essaye bien de le recracher, mais en vain : les premières larmes du poison chatouillent déjà la frontière de son gosier. Ultime parade contre la mort, il gargouille, crachouille, bave tant qu'il peut. À ce spectacle, le pansu s'énerve, cette vaine résistance l'exaspère, il veut en finir rapidement. D'un bond, il soulève ses gigantesques fesses et retombe sur l'infortuné avec un sourire satisfait. La pression du mouvement coupe sur le coup la respiration de l'arlequin qui ne peut que libérer sa gorge pour reprendre son souffle. La liqueur mortelle s'engouffre alors, coule, se déverse dans son anatomie sans plus trouver d'obstacle.

Une brûlure, un voile devant les yeux, un cri qui refuse de sortir, un dernier hoquet rentré, et le poison accomplit son œuvre. L'homme se raidit d'un bloc, déjà en route pour un au-delà incertain quant à sa destination finale : paradis ou enfer ? Nul ne le sait.

— La peste soit des girouettes ! conclut le chef en guise d'oraison funèbre.

Le mot plaît.

Le trio part en riant.